
BROCHURE

LA FAMILLE

Ils sont nombreux ceux qui croient ou paraissent croire que, balotté sur les ondes tempétueuses de l'Océan social, l'esquif humain trouve un asile presque toujours sûr et confortable dans le port « Famille ».

Cette erreur est si générale que les réformateurs les plus hardis osent à peine y toucher. Il n'est pas rare de rencontrer de fougueux novateurs qui, intransigeants sur les questions « propriété, pouvoir, patrie, religion, morale », se montrent pour l'institution familiale d'une particulière accommodance.

J'en ai entendu et lu des centaines qui, sur cette question s'expriment à peu près en ces termes : « On a tort de croire que nous sommes les adversaires de la famille, nous voulons *simplement* en agrandir le cadre, en élargir l'idée, au point que l'humanité toute entière, malgré fleuves, montagnes et mers, ne forme plus qu'une seule et même famille. »

Ce langage est d'un sentimentalisme très suggestif; aussi s'y laisse-t-on prendre facilement: mais il est faux, archi-faux: la famille n'est que la photographie en miniature de la Société toute entière. On y retrouve les principes idiots, les préjugés inhumains, la hiérarchie meurtrière de celle-ci et quiconque veut « révolutionner » la Société, ne peut logiquement respecter, dans ce gigantesque mécanisme, le rouage particulier dont s'agit.

*
* *

Poètes, romanciers, dramaturges, prêtres, magistrats, éducateurs, vous avez dit que, pour si meurtri qu'il soit, le « moi » trouve, au sein de la famille, les soins et les tendresses qui pansent et cicatrisent ses blessures ! Comme vous avez menti !

La plupart des institutions actuelles n'accablent l'individu que dans de certaines conditions, à de certaines époques, dans certaines phases de son existence. En vérité, chacune, tour à tour, le saisit à la gorge et menace de l'étrangler ; quand une main s'ouvre, c'est pour céder la place à une autre. Il semble que ces bourreaux : prêtres, magistrats, guerriers, gouvernants, patrons, propriétaires, fournisseurs, etc., etc. s'entendent habilement pour se relayer et n'accorder ni trêve ni repos au malheureux qu'ils étreignent.

Mais il est une institution qui, plus cruelle encore, le gettè dans les entrailles de sa mère, l'attend au premier vagissement, le suit au berceau, à l'école, au collège, pendant sa jeunesse, sa maturité, sa vieillesse, l'accompagne, sans le quitter, jusqu'à la tombe.

Enfant, homme, vieillard, à toutes les époques de sa vie, chaque jour, chaque mois, chaque année, l'individu subit son exécrable joug. Fils, époux ou père, son tribut à l'institution « famille » se chiffre par des devoirs, des obligations, des corvées, des contraintes, des concessions, des hypocrisies, des bassesses de toute minute.

Et nul ne saurait en être exempt : le bâtard souffre de la famille parce qu'il n'en a pas ; l'autre parce qu'il en a une. C'est dans les langages de la famille que, ligotté, l'enfant contracte des tendances à l'obéissance, des habitudes de servilité. C'est là qu'il apprend à se forcer la cervelle d'un tas de « respects ridicules », de « vénération grotesques ». Pauvre cerveau ; si encombré de ces meubles vermoulus, sales, poussiéreux, que lorsque l'homme de 20 ou 25 ans sent le désir de remplacer ce mobilier suranné par un autre en conformité avec le

progrès et la science, grandes sont les difficultés, si grandes, que, presque toujours, l'autoritarisme familial a abêti le jeune homme, atrophié son intellect, ravalé ses sentiments de dignité vraie, émoussé son énergie, émasculé son enthousiasme, étouffé en lui toute impulsion initiale, au point qu'il ne se sent plus la force de réagir et, veule, découragé, sceptique, brisé, écœuré, renonce bien vite à l'effort, à la lutte rédemptrice. C'est encore dans la famille que l'enfant apprend à taire sa légitime curiosité, à dissimuler sa conduite, à falsifier son langage. Quand il sort de ce long apprentissage, il est docteur ès-fourberie. C'est enfin dans la famille qu'ayant sous les yeux l'incessant spectacle d'un homme — son père — couchant toujours avec la même femme — sa mère — et de celle-ci n'ayant *ostensiblement* d'amour que pour un seul homme : le mari, l'adolescent de l'un et l'autre sexe se fait de l'amour l'idée la plus fausse, en même temps que la plus dangereuse. Il se persuade que *l'exclusivisme du cœur* est une vertueuse obligation, qu'il existe de par le monde un être d'un sexe différent fait tout exprès pour lui et pour lequel il est fait aussi ; et ce préjugé, fortifié par la lecture des romans pernicieux, seuls livres que tolère l'œil vigilant d'un père bien pensant et d'une ignorante mère, ce préjugé le conduit aux déceptions, aux amertumes, aux regrets, aux douleurs, à la jalousie, parfois aux pires extrémités.

Ah ! il est bien préparé au mariage — cet embryon de la famille qu'il fondera à son tour — ce petit crétin qui a appris à rougir des surprises de la chair, des éveils délicieux de la virilité, de l'affirmation brutale des désirs ; ou encore ce cuistre qui, spéculant sur l'amour comme sur le reste, sait sournoisement égrener le chapelet de ses liaisons passagères, pour passer le temps et attendre qu'il ait l'âge de demander officiellement la main — et ses dépendances — de la *vierge* qu'il aimera « pour le bon motif », affirmant ainsi qu'il y en a un mauvais !

Digne femelle de cet imbécile, la jeune fille qui, ravagée de désirs, crevant d'ardeurs inassouvies, torture son cœur, supplicie ses sens, baisse les paupières pour feindre la pudeur, dilate les pupilles pour simuler la naïveté, et soupire, quand elle est seule, dans l'attente du prince charmant que le destin ou la providence ne manquera pas de jeter sur sa route !

Allons ! couple de fous ou de coquins, après ce noviciat de l'hypocrisie supporté dans le couvent familial, vous êtes dignes de prononcer les vœux solennels et irrémédiables que reçoit, au nom de la Loi, le farceur tricolore ! Vous voilà mariés... et vous croyez sans doute que devant vous va s'ouvrir un avenir radieux de paix, de joie, d'ivresse. Oui, vos mains s'enlanceront ainsi... toujours ; vos corps se pénétreront avec délices... toujours ; vos lèvres ne connaîtront que la caresse du verbe amoureux... toujours ; vous joncherez de fleurs parfumées et de fruits savoureux le séjour extatique, le jardin paradisiaque de vos amours... toujours. Voilà ce qu'on vous a dit, chanté, musiqué, seriné. Voilà ce que, naïfs, vous avez cru. Malheureux ! C'est ce *toujours* qui, nouveau d'abord, fatiguant bientôt, obsédant enfin, ce *toujours* qui vous enlèvera bientôt la fougue des exhubérants désirs, vous laissera, quelque temps, à la routinière gymnastique des exercices matrimoniaux, puis vous fera connaître, avant qu'il soit longtemps, la satiété des monotones caresses, l'écœurement des sensations *invariées*, le dégoût des mêmes baisers, des mêmes étreintes, des mêmes enlacements, dans le même décor, sur la même couche, avec le même complice. *Complice*, c'est bien le mot ; car l'existence, alors, est tissée de ruses, de mensonges, de duplicités, de perfidies, tristes préludes des drames intimes, des épouvantables tragédies qu'engendrent la jalousie parfois, la vanité souvent, presque toujours l'idiot honneur.

Le mariage veut mâter la nature ; ces meurtrissantes épopées, secrètes ou publiques, sont sa terrible et légitime revanche.

Pourtant les enfants naissent : ainsi le veut, en dépit du mariage, la loi de reproduction de l'espèce et, pour rester dans « les traditions de la famille », le père et la mère donneront à leurs enfants l'éducation qu'ils ont eux-mêmes reçue et les générations se succéderont, injectant aux descendants le « virus » des aînés.

*
**

L'Autorité presque absolue du père de famille lui est venue du droit romain, de la loi mosaïque, du Koran. La famille, partie de l'animalité, fut d'abord plutôt maternelle, puis paternelle, ensuite patriarcale, mais sans cesser d'être libertaire. Enfin elle passa sous l'influence du prêtre et du guerrier dans le clan ou la tribu, pour garder cette forme moderne et despotique de la Propriété. Le chef de famille est plutôt un caporal qu'un éducateur humain.

Et cette maudite institution dont les Pangloss modernes ne cessent de nous tracer un tableau enchanteur continuerait ainsi sa besogne d'abrutissement, de dégénérescence, de ravalement, de dépression, de servitude ! Et les pères se feraient un devoir et un honneur de transmettre à leurs fils, à leurs petits-fils et aux enfants de leurs petits-enfants le respect d'une institution aussi méprisable. Non, non ; cela ne sera pas.

Les anarchistes savent qu'ils touchent ici à un des préjugés les plus profondément ancrés dans l'opinion publique et que pour extraire le mal du corps social, il faut, évitant des tissus d'une extrême ténuité et des fibres d'une rare délicatesse, procéder d'une main *légèrissime*. Mais la maladie est si cruelle, si étendue et si hideuse en sont les ravages que l'opération doit, puisqu'il le faut, agir avec rudesse et décision :

Ne jamais laisser faire impunément devant nous le panégyrique de la famille et de toutes les erreurs dont elle est l'origine. Faire comprendre qu'elle résume et quintessencie les vices, les mensonges, les coquinerie, les tyrannies de l'ordre (?) social tout entier. Faire

saisir son indiscutable association avec le système propriétaire moderne. Etaler, en toute occurrence, le *mercantilisme* des liens familiaux. Déclarer nettement que cet instrument de torture doit à jamais disparaître en même temps que tous les autres : gouvernement, militarisme, législation, capitalisme. Voilà pour la critique.

Ensuite, expliquer à ceux que navre la bâtardise ou l'abandon de l'enfance que, le jour où la famille juridique sera supprimée, il n'y aura plus, il ne pourra plus y avoir ni bâtard, ni abandonné. Démontrer que la nature, essentiellement capricieuse et fantaisiste, s'oppose, en amour comme en toutes choses, à des engagements dont la rupture peut être pénible ou difficile ; que le désir est toujours légitime et que rien, absolument rien, ne contredit à ce qu'il soit satisfait, lorsqu'il est partagé. Dire que les compagnons veulent, avec toutes les libertés, celles de l'amour, ce qui signifie que, dans la mobilité ou la fixité de ses accouplements, chacun ne doit s'inspirer que de ses attirances stables ou variées et que *la fidélité n'est pas plus une vertu que le contraire un vice*. Prouver qu'au sein de cette application spontanée et véritablement libre de la mystérieuse et harmonique loi d'affinité des sexes et des individus, la paix et la fraternité s'épanouiront sans effort, en même temps que s'établira, de génération à génération, la plus touchante et la plus indestructible solidarité. Déclarer enfin que, dans ce sens, *mais seulement dans celui-là*, on peut dire que l'humanité entière, définitivement réconciliée, ne formera qu'une vaste famille étroitement unie.

Telle est la série de vérités que nous avons la mission de propager. Je le répète : c'est peut-être là la partie la plus malaisée de la glorieuse tâche qu'ont assumée les anarchistes, mais si nous ne frappons pas vigoureusement et sans pitié, où sont donc les bûcherons dont la formidable cognée abattra cet arbre séculaire à l'ombre duquel tant de générations ont trouvé la mort la plus douloureuse ?

SEBASTIEN FAURE.

ROLE DE L'ARMÉE

Tout ce que la société bourgeoise a touché a été absorbé par elle. Quand elle met la main sur six cent mille citoyens, ces six cent mille citoyens lui appartiennent corps et âme, tête et sang pendant tout le temps qu'elles les habillera, les galonnera et leur persuadera, en les armant, qu'ils sont plus puissants que les autres citoyens.

De temps en temps, ces frères qui portent des capotes, on les précipite sur les frères qui portent des blouses, et ils les fusillent sur un signe, sur un ordre monosyllabique, sur un coup de sifflet. On leur persuade le lendemain qu'ils ont bien fait et on en décore quelques-uns. C'est ce que des politiciens très instruits ont appelé, après boire, « sortir de la légalité pour rentrer dans le droit ».

FLOR O'SQUARR.

(*Les Coulisses de l'Anarchie.*)

LES CARRIERS

Ils regardent l'abîme, ils doivent y descendre ;
Ils doivent s'enfoncer sous ces monts que jamais
Le Tonnerre de Dieu ne réduirait en cendre,
Si Dieu lançait sa foudre à ces graves sommets !

Ce que ne pourrait Dieu, le pourront-ils, ces hommes ?
Ce que Dieu n'oserait, ces hommes l'oseront ;
Ils fouilleront la pierre, atômes par atômes,
S'ils y trouvent quelqu'un, ils l'interrogeront.

Ils iront, disent-ils, aux profondes aortes
D'où s'élançe la sève à tout ce qui se meut,
Végète, grouille, embaume et luit : hommes, cloportes,
Arbres, astres et fleurs : l'Esprit peut ce qu'il veut !

Non ! non ! car je saurais, planètes éternelles,
Pourquoi vous vous mouvez ? toi, lune ? et toi, soleil ?
Mers, d'où viennent vos voix ? vents, d'où viennent vos
[ailes ?
Pourquoi je suis et mange et pourquoi j'ai sommeil ?

Je saurais s'il est vrai que je possède une âme,
Si cette âme a sa sœur dans un monde inconnu,
Si je suis fait exprès pour que je la réclame,
Pour avaler de l'herbe et pour marcher tout nu ?...

LÉON CLADEL.

(Fragments d'un poème inédit.)

Nous continuons la publication de nos brochures par deux nouvelles séries : l'une à 5 centimes (pour les groupes qui en feront la demande, 3 francs le cent) ; l'autre à 2 centimes (1 franc le cent). Nous espérons être encouragés dans cette œuvre de propagande et nous donnons l'assurance à nos amis d'y apporter le plus grand soin.

En vente à l'imprimerie D. VILLEVAL, 58, rue Linnée (Saint-Josse-ten-Noode) : *Almanach de l'Affranchissement*, 10 cent. (le cent, 7 fr.) ; *l'Esclave Vindex*, 10 cent. (le cent, 6 fr.) ; *la Peste religieuse*, 5 cent. (le cent, 3 fr.) ; *La nécessité de la Révolution*, 2 cent. ; *La famille*, 2 c. (le cent, 1 fr.). Erais de poste en plus.